

Chute Glorieuse

CHUTE GLORIEUSE

Écrit et imaginé par Timmy Tesch

ISBN : 9789403913803

Conception de la couverture : Tara-Tessa Tesch & Timmy Tesch

Traduction en français : Olivier Lisowski, Laetitia Dancoisne et Bianca Marvillier.

© 2026 Timmy Tesch – Kuurne, le 21 juillet 2026.

Titre original : *Omlaag Gestegen* , Titre en anglais : Humbled Heights

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit – électronique, mécanique, par photocopie, enregistrement ou autre – sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Avertissement : Cette œuvre est une fiction. Les noms, personnages, entreprises, lieux, événements et situations sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, ou avec des faits réels, serait purement fortuite.

Dédié à tous ceux qui se sont déjà sentis perdus dans
l'ombre des autres.

Prologue

Critique parue dans le magazine mensuel *Noblesseul*, 15 mars 2016

par Edward Borghman, critique gastronomique et victime de longue date

« Le Petit Bateau Blanc »

12, Passage des Têtes Levées

75003 Paris

En entrant dans le soi-disant exclusif *Le Petit Bateau Blanc*, décrit dans ses brochures comme « un phare culinaire intimiste au cœur de Paris », j'ai très vite compris que ce petit bateau blanc n'avait ni boussole. Ni équipage. Ce qui suit est le récit d'une misère gastronomique, servie avec un nœud et une addition indécente.

L'intérieur...

Les premières impressions comptent. Les secondes mettent mal à l'aise. On a l'impression qu'une personne armée d'une carte de crédit et d'un compte Pinterest a tenté de créer une ambiance « chic maritime » – avec toutefois le sens esthétique d'un pêcheur ivre. Des rideaux blancs en faux (!) lin pendaient tristement aux fenêtres, les chaises ressemblaient à un croisement entre Louis XVI et une liquidation IKEA. La seule chose vraiment nautique, c'était la légère nausée provoquée par les tables bancales.

L'éclairage...

Des bougies LED vacillantes qui assassinaient instantanément toute trace de romantisme. Comme si l'on dînait à l'intérieur d'un frigo médical.

Le personnel...

Le service – une procession de serveurs lourdauds, avec l'élégance de choux-fleurs fraîchement lavés – se déplaçait comme s'ils purgeaient une peine dans un camp de travail. Les questions sur le menu recevaient des réponses hésitantes, accompagnées de sourcils levés et d'un faux sourire à la crédibilité d'un plat en plastique.

Notre serveur, François (selon son badge), a redéfini le mot « réticent ». Quand je lui ai demandé si le veau était bio, il a tenté une blague désastreuse :

« *Monsieur, l'animal est mort de toute façon. Quelle différence ?* »

Le seul à trouver ça drôle, c'était lui. Affligeant.

Le menu...

Et puis la nourriture. Ou plutôt : le défilé de l'incompétence culinaire. Les entrées sont arrivées après 37 (!) minutes – on aurait dit qu'ils étaient partis chercher une moule en Normandie.

Mon « amuse-bouche à la truffe noire de l'ombre éternelle » s'est révélé être un toast froid surmonté d'un copeau de truffe si minuscule que j'ai dû zoomer avec mon iPhone. C'était probablement juste de la terre. Effort minimal, au mieux.

Ensuite : demi-filet de veau, réduction de vin mystique et écume de topinambour.
Pardon ?

Ce que j'ai reçu : un morceau de veau pitoyable, au goût d'animal mort pour la mauvaise commande. Sec. Dur. La « réduction » n'était qu'une trace décolorée dans l'assiette, et l'« écume » ressemblait dangereusement à de la mousse à raser. Une absurdité culinaire d'une ampleur épique.

Les soi-disant « gnocchis roulés à la main au safran du Cachemire » avaient tout l'air d'une mauvaise blague sortie tout droit du congélateur.

Le dessert...

Une « déconstruction de mille-feuille à la lavande ». Une pointe ? Une surcharge – si intense que le dessert avait le goût de tout sauf d'un dessert. Message de service public au personnel : les savons pour les mains dans les toilettes doivent être rechargés !

L'addition...

Trois services, deux verres de vin (Pic Saint-Loup d'un millésime douteux), une bouteille d'eau pétillante et un expresso profondément mal placé.

Total général : 417,60 € !

Verdict final...

Le Petit Bateau Blanc n'est pas un restaurant ; c'est une leçon de prétention. Un navire sans cap, dont l'étoile culinaire semble

avoir été pêchée dans un sachet surprise. Honte. Incompétence. Stupidité hospitalière à l'état brut – emballée dans un joli nœud. À éviter si vous avez le moindre respect pour vous-même. Ou pour vos papilles. Et votre compte bancaire.

1/5

Une seule étoile Noblesseul, attribuée uniquement pour les serviettes correctement pliées.

C'est un bateau que je regarderai volontiers s'éloigner – je préfère encore nager !

Noblesseul – Nous goûtons pour que vous n'ayez pas à le faire !

PREMIÈRE PARTIE :

On m'appelle Edward...

Février 1995

C'est en février 1995 qu'Edward est entré pour la première fois en contact avec Lisette. Il avait déjà entendu parler d'elle – on ne pouvait pas vraiment la rater – mais il n'avait jamais envisagé de lui adresser la parole.

Le jeudi soir, c'était traditionnellement la soirée beuverie-et-poker des « gars », organisée dans la chambre d'étudiant de l'un d'eux. Ça allait de la torture excessive de leurs corps à coups de whiskys outrageusement chers et de cigares assortis – en attendant de voir qui tomberait le premier – jusqu'à des parties de poker arrosées, avec parfois des sommes d'argent ridiculement élevées. La plupart des soirées se terminaient, si le perdant ne pouvait ou ne voulait pas payer, par un défi d'un goût plus que douteux.

Ce soir-là, Samuel Levi (surnommé « le Juif », fils d'un important diamantaire anversois), Bram Bertrant (dit « Mordeur », à cause de sa large et impressionnante mâchoire et de son milieu familial outrageusement riche), Alain-Philippe (raccourci en « Alf », sang bleu aux parents obscènement fortunés) et Edward jouaient une fois de plus au poker ensemble.

Pour frimer, ils appelaient ça « la mise », comme s'ils étaient dans un vrai film de casino, mais en réalité ce n'était que l'enjeu. Et, comme toujours, plus la nuit avançait, plus ça montait. Quand seuls Alain-Philippe et Edward avaient encore envie de

jouer une dernière main – pendant que les autres, à moitié bourrés et blasés, regardaient – l’ante, la mise obligatoire pour les deux joueurs, était montée à cent mille francs belges. Soit, à l’époque, environ trois mille dollars.

Edward a juré comme une nonne qui marcherait sur une brique Lego en pleine prière en réalisant que, contrairement à ce qu’il croyait, il n’avait pas du tout les meilleures cartes – et qu’il avait perdu. Et maintenant ? Il n’avait aucune envie de massacrer sa tirelire, donc...

Après beaucoup de paroles d’ivrognes et de conneries débitées, Alf proposa de convertir une fois de plus la somme en un défi de son choix.

Une fois, sous des applaudissements nourris, Samuel s’était rasé les sourcils pour les remplacer par une version franchement ridicule dessinée au marqueur indélébile. La fois précédente, Alain-Philippe avait perdu et refusé de payer ne serait-ce qu’un franc : ils l’avaient forcé à se raser une bande de poils pubiens et à les fumer – roulés comme un joint.

La dette d’Edward fut donc, une fois encore sous les hourras, transformée en « gage ».

Les gars allaient choisir au hasard une femme dans ou autour du bâtiment, qu’Edward devrait draguer puis convaincre de coucher avec lui. Évidemment, ils n’allaient pas choisir quelqu’un d’accessible – plus c’était excentrique, mieux c’était.

À ce moment-là, Lisette N'yadeeh passait devant le bâtiment en se dandinant légèrement. Presque tout, chez cette jeune femme, semblait être un malentendu aux yeux des gars. Elle était grande – même imposante – , pesait largement plus de cent trente kilos et s'habillait comme si on la lâchait chaque matin, les yeux bandés, dans une friperie. On aurait dit qu'elle s'en foutait royalement. Elle n'avait pas d'amis notables et le charme social d'un cactus. Très jeune, elle était arrivée en Belgique depuis Kambara comme réfugiée politique avec sa mère. Entre-temps, elle avait appris à s'endurcir, à se battre s'il le fallait, juste pour survivre – et ça lui avait plutôt bien servi. S'apitoyer sur son sort n'était pas son genre.

« Là ! » cria Samuel. « Ce colosse – tu dois la prendre ! »

Les gars éclatèrent de rire.

« Oui ! On a notre gagnante ! » hurla Alf. « Elle – ou tu paies ! »

Edward esquissa un sourire crispé.

« T'as un avantage – sa chatte ne pue que quand tu soulèves le couvercle ! » lança Bram en désignant son ventre lourd qui retombait.

« Une chatte avec un couvercle ! » s'esclaffa Samuel.

Soudain un peu plus dégrisé, Edward savait qu'il n'y avait pas moyen de s'en sortir en parlant. Il descendit les escaliers et sortit du bâtiment, suivant Lisette. À quelques mètres derrière elle, il l'appela :

« Euh... mademoiselle ? »

Lisette l'ignore complètement et continua d'avancer. Il se mit prudemment à sa hauteur et essaya encore :

« J'ai besoin de vous parler ! »

Elle fixait toujours droit devant elle, gardant la même allure tranquille. Edward resta à côté d'elle. Finalement, elle jeta un regard de côté, blasée :

« Laisse-moi tranquille. »

Edward lui saisit prudemment le bras.

« Non, vraiment, je dois... euh... vous demander quelque chose. »

« Tu veux que je t'éclate la gueule, abruti ? » cracha-t-elle. « Va te faire foutre ! Lâche-moi, connard ! »

Edward fut surpris par la vulgarité de son langage.

« Ça vous dirait de gagner un peu d'argent en quelques minutes ? » demanda-t-il doucement.

« Tu veux que je t'écrase, pauvre con » répliqua Lisette.

« C'est quoi ce délire – t'as perdu un pari débile avec tes potes riches ? »

Il ne put l'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule et de voir les gars rire derrière les stores de sa chambre au troisième étage.

« Un truc comme ça... » murmura Edward.

« Mille francs pour qu'on fasse semblant quinze minutes, qu'on aille... quelque part ensemble », tenta-t-il prudemment. Il se doutait qu'elle pourrait utiliser cet argent ?

« Mille francs juste pour faire semblant un moment – c'est pas tous les jours qu'on te propose ça ! »

À sa grande surprise, elle répondit :

« Cinq mille, connard ! »

« Deux mille ! » répliqua Edward.

« Bonne soirée », dit-elle en relevant légèrement le menton et en le dépassant.

« D'accord ! Cinq mille alors... » bafouilla Edward quelques secondes plus tard. Il se rendit compte que ça restait toujours moins cher que cent mille. « Et... je te les apporte demain soir ! »

« NON. Pour m'humilier comme ça et même faire semblant que j'aurais envie de te baiser, je veux cinq mille en liquide – ICI ET MAINTENANT. Tu paies d'avance, petit. Pas demain. »

Il savait qu'il n'y avait pas à discuter.

« D'accord... » dit-il doucement.

« Faire semblant », rit-elle. « On peut aller dans ma chambre, mais si tu poses ne serait-ce qu'un doigt sur moi, je te le casse en mille morceaux, crétin. »

« J'ai pas autant de cash sur moi, mais je peux aller au distributeur. »

« D'accord », répondit Lisette calmement. « Cinq mille... voyons voir... » Elle plia théâtralement le bras et regarda la grosse montre à son poignet. « Quinze minutes. Ma chambre. Bâtiment C, chambre 002. »

Elle repartit sans se retourner.

Edward traversa la rue jusqu'au distributeur au coin et fit un signe du pouce aux gars. Entre-temps, ils avaient attiré quelques spectateurs ; des filles s'étaient approchées à cause des cris d'encouragement là-haut.

« Je vais chercher des capotes ! » cria-t-il en riant.

Treize minutes plus tard, Edward frappa doucement deux fois à la porte de la chambre 002, au rez-de-chaussée du bâtiment C.

Lisette ouvrit immédiatement et le laissa entrer dans sa petite chambre d'étudiante. Il y faisait une chaleur étouffante et ça empestait le déodorant fraîchement pulvérisé. Tout indiquait qu'elle s'était préparée à la va-vite. La seule lumière provenait de deux grands écrans d'ordinateur vacillants, remplis de milliers de chiffres et de lettres.

« C'est quoi tout ça ? Tu fais quoi ici ? » demanda Edward.

« Les cinq mille. Donne », dit-elle en tendant la main.

Il coupa son cerveau et, à contrecœur, lui remit les billets. Elle les plia rapidement et les glissa sous son clavier.

« Bon, voilà... quel loser désespéré tu fais ! Je suppose que c'est tout. Bonne soirée », rit-elle.

Il se sentit vraiment idiot.

« Pour cinq mille, j'ai au moins le droit de rester planté là un peu, non ? » lança-t-il sèchement.

« Rester planté ? Tu peux rester debout – ou t'asseoir par terre si tu veux. J'ai pas de chaise en plus. Mais ne t'avise pas de t'asseoir sur mon lit ou je te casse le nez ! »

Son lit était impeccablement fait. Pas un pli sur la couette aux couleurs vives, avec l'imprimé à moitié passé des Power Rangers. Un drapeau belge pendait au mur. En dessous, une rangée de vieilles Polaroids délavées, accrochées à une ficelle. La plupart montraient une femme noire plus âgée.

« C'est qui ? » demanda Edward.

« Ça ne te regarde pas, p'tit blanc », lâcha Lisette.

Elle s'affala sur la vieille chaise de bureau étonnamment confortable, recouverte d'une couverture pour cacher les zones usées et dégarnies. Elle grinça sous l'énorme poids qu'elle supportait. Un silence gênant s'installa.

Lisette ignore Edward et soupira devant l'un des deux grands écrans, où un curseur orange clignotait sur fond sombre. Après un moment, elle dit soudain :

« Tu dois sûrement croire que je suis la femme de ménage ici ? Pendant que toi et tes potes vous faites la fête et baisez des poupées sans cervelle, moi je suis là, en train de changer le monde, lentement mais sûrement. »

Elle tapait sans s'arrêter en parlant.

« Tu sais... je m'en fous complètement de ce que tu fais, dis ou penses de moi », continua-t-elle calmement en souriant largement.

Edward était maintenant bien plus sobre.

« Personne ne sait rien de toi – c'est pour ça que tout le monde

invente des trucs bizarres sur toi. Tu ne fais aucun effort pour te rapprocher des gens ou même leur parler ! »

Elle se tourna brusquement vers lui, fronçant les sourcils.
« J'en ai pas envie ! Ou plutôt – je refuse de perdre une seule seconde de mon temps précieux avec des boîtes vides comme toi ! »

« Tu te rends compte à quel point tu passes pour arrogante ? Personne n'a la chance d'être sympa avec toi ou de t'inclure dans la vie étudiante ! Tu ne t'amuses jamais ! Et quand tu sors, tu te balades avec ta grosse tignasse bouclée et le menton en l'air, en ignorant tout le monde ! Putain, t'es vraiment chiante ! »

Surpris par ses propres mots, Edward craignit qu'elle le mette dehors violemment. Il lâcha vite :
« Euh... ces trucs de programmation... ça a l'air super compliqué... »

Comme s'il venait d'appuyer sur le bouton pause de Lisette.
« ...Ça l'est », dit-elle après un silence péniblement long. Visiblement ébranlée.
« Mais ça s'apprend pas à pas. Au lieu de faire la fête comme toi, je passe mon temps à m'entraîner, écrire, chercher et tester toutes sortes de programmes et d'applications. C'est ma passion ! Un jour, je contribuerai à diriger le monde ! »

Ouais, c'est ça, pensa Edward – mais il avait soudain l'air intéressé.

« Tu te fous de moi », dit-elle aussitôt.

« Non ! Pas du tout ! »

« T'as déjà entendu parler du nouveau Intel Pentium à 133 mégahertz ? Avec une extension de seize mégaoctets de RAM et un lecteur CD-ROM quadruple vitesse, tu peux faire tourner plusieurs processus en même temps sans latence perceptible. Ajoute une Sound Blaster 16 avec synthèse wavetable et tu obtiens une configuration multimédia complète, compatible avec les dernières API. Et via les protocoles TCP/IP combinés à Netscape Navigator, tu accèdes vraiment aux réseaux d'information mondiaux – directement depuis les universités, les centres de recherche et les institutions gouvernementales. En bref : une autoroute numérique distribuée qui va transformer le monde entier. »

Edward la regardait, bouche bée, complètement scotché. Il envisagea brièvement de sortir un carnet. Voyant son air perdu, elle changea de ton et traduisit en langage humain :

« Tout ce que tu prends pour acquis aujourd'hui, gamin – bientôt, je le contrôlerai avec mes logiciels. » Elle désigna l'enchevêtrement d'écrans, de câbles et de claviers sur son bureau.

« Ces ordinateurs ne font rien tout seuls. Tout dépend de la façon dont je les programme. Et crois-moi, j'apprends la langue dans laquelle l'avenir va s'écrire. Quand j'aurai mon diplôme, je pourrai aller n'importe où dans le monde et faire ce que je veux ! Le monde va tourner grâce aux logiciels – et c'est moi qui les ferai ! »

Edward essaya de dire quelque chose, mais aucun mot ne sortit. Il réalisa qu'il avait des décennies de retard – et n'avait aucune envie de le montrer.

« Donc tu vas... euh... »

« Qui sait – peut-être qu'à ce moment-là j'aurai envie de m'occuper de gens comme toi. Peut-être que je t'embaucherai pour nettoyer mon bureau », rit-elle, avec une chaleur et une assurance qui firent fondre toute la glace chez Edward.

« Non – faire la fête, ça peut attendre ! » poursuivit-elle. « Si je réussis, j'achèterai tout ce dont ma mère et moi avons toujours rêvé ! »

Elle montra les photos au mur.

« Ma mère s'est cassé le dos dans la boulangerie au-dessus de laquelle on vivait juste pour tout payer ! Tu m'imagines sortir faire la fête au lieu de donner tout ce que j'ai ? Non. Je suis pile dans les temps. Avec seulement quelques mois à tenir, j'ai déjà des propositions du monde entier. Quant à vous tous, vous pouvez grimper à l'arbre le plus haut et vous casser la gueule en redescendant ! »

Edward n'arrivait plus à cacher son sourire, son étonnement ni même son admiration. Il sentait qu'elle pouvait bien avoir raison sur son avenir. Et surtout, il sentait qu'elle n'était pas du tout aussi folle qu'elle en avait l'air.

Un autre silence tomba.

« Alors... c'est tout ? Tu t'attendais à quoi ? Dix minutes déjà écoulées ? Tu veux que je te fasse une petite branlette pour tes

cinq mille francs ? » se moqua-t-elle.

« NON ! » répondit Edward aussitôt. « Absolument pas ! Je suis impressionné ! Je te souhaite tout le succès du monde ! Je suis content de t'avoir un peu mieux connue - vraiment ! »

Elle rit.

« Alors comment tu vas prouver ça, hein... »

« Tu vois ? » dit Edward. « Parler aux gens - tu devrais le faire plus souvent. En vrai, t'es plutôt cool... »

« Va te faire foutre ! » rit-elle, clairement charmée, en se retournant vers son écran. « Dégage d'ici ! »

« La prochaine fois ? » dit Edward. « On dit à personne ce qui s'est vraiment passé ici - ni que je t'ai payée. »

« Tu peux raconter ce que tu veux », dit-elle franchement. « Je m'en bats les couilles. »

« Au fait, je m'appelle Ed - »

« Je sais qui tu es et ce que tu fais ! Et je m'en fous ! » le coupa-t-elle, toujours aussi dure. Mais Edward voyait clairement qu'elle avait secrètement apprécié leur bref échange.

« Bonne nuit, Lisette », dit-il doucement en refermant la porte.

Souriant, avec pourtant une drôle de sensation indéfinissable, il retourna vers sa propre chambre.

Bien des années plus tard...

Edward parcourait le monde depuis déjà pas mal de temps, libre de faire ce qu'il savait faire de mieux. Son truc ? Tester, goûter, découvrir – puis donner son avis sur tout ça pour *Noblesseul* (le magazine mensuel qui coûte cinquante-cinq dollars et paraît en cinq langues dans plus de soixante pays). Le tout, évidemment, servi dans son style sarcastique et prétentieux devenu sa marque de fabrique.

Dès l'instant où il mettait les pieds dans votre établissement, vous aviez intérêt à ce que tout soit irréprochable – jusqu'aux joints entre les carreaux. Sinon, vous n'aviez en gros que deux options, et tout le monde les connaissait : soit vous lui glissiez discrètement une belle enveloppe pour acheter son silence, soit vous étiez ridiculisé sans pitié dans *Noblesseul*, au point que même vos plantes vertes se sentaient gênées pour vous.

Noblesseul était devenu un magazine people et glossy mondialement célèbre, entièrement consacré à des choses que seuls les ultra-riches pouvaient s'offrir. On y trouvait des articles sur les voitures les plus exclusives, des vins outrageusement chers, des bijoux, du champagne, des montres, des introductions en bourse, des galas de charité – ainsi que des critiques de restaurants, hôtels, clubs et complexes de vacances les plus chères au monde.

Au début, Edward était aussi droit et incorruptible qu'un nouveau-né dans sa robe de baptême. Les pots-de-vin ? Il n'en

voulait pas. Mais la vie avec une belle épouse et une fille à l'université – qu'il ne voulait absolument pas décevoir – s'est révélée foutrement chère. Comme tant d'autres, ils s'étaient habitués au luxe comme à une nécessité de base. Et en plus, il voulait rester dans son ancien cercle d'amis, qui préféraient le champagne à l'eau et aimaient se distinguer de la masse.

Il est vite devenu évident qu'un petit extra à côté n'était pas un luxe inutile.

Le vrai nom d'Edward était en réalité Eddy Borkelmans, mais pour Alain-Philippe d'Otryve Saksen Villard, ça sonnait beaucoup trop comme un ours de cirque russe des années 1950, faisant du patin à roulettes en jouant de l'accordéon. Il a donc opté pour quelque chose d'un peu plus chic : « Edward Borghman ».

Quand il a essayé ce nom pour la première fois à la maison, sa femme Chris a éclaté de rire pendant plusieurs minutes.
« Edward Borghman ? Sérieusement ? »

Et pourtant, ça sonnait plus classe, plus sûr, et surtout plus adapté aux milieux qu'il fréquentait désormais. Parce que soyons honnêtes : qui prend « Eddy Borkelmans » au sérieux dans un monde de restaurants étoilés, de voitures outrageusement chères et d'hôtels chics avec des boutons d'ascenseur dorés – où une seule nuit coûtait plus cher qu'une petite voiture ?

Chris et Edward...

Quand Edward avait présenté Christine à ses parents pour la première fois, ils avaient tout de suite été séduits par sa beauté naturelle, son charme et son intelligence. Pour les amis et les connaissances, c'était évidemment « Chris » – parce que ça sonnait plus branché et plus jeune que Christine.

Elle avait autrefois été une étudiante prometteuse en médecine. Mais à vingt-et-un ans, elle est tombée enceinte d'Edward, de manière inattendue, et a dû ranger tous ses rêves et projets au placard.

Leur monde s'est retrouvé sens dessus dessous. Et pour ne rien arranger, leurs parents se sont livrés une guerre ouverte, laide et amère. Qui était vraiment responsable, au juste ? N'étaient-ils pas deux dans cette histoire ? Et puis il y avait la grande question : est-ce qu'on le garde ou pas ?

Chez les uns, on entendait :

« Elle n'avait qu'à garder les jambes fermées ! »

Chez les autres, on rétorquait :

« Pour une fois, il aurait pu se servir de son cerveau au lieu de sa bite. »

Edward, fils unique, venait heureusement d'une famille chaleureuse et plutôt aisée. Très vite, on a réussi à recouvrir toute l'histoire d'une épaisse couverture d'amour. Vu de

l'extérieur, tout semblait rapidement bien organisé. Les parents de Chris ont même un peu réécrit le récit :

« De toute façon, Chris était trop bien pour devenir médecin ! »

Des années plus tôt, Edward avait usé ses pantalons dans d'innombrables écoles d'élite et universités. Il avait baratiné pas mal d'étudiantes jolies et disponibles, et connu à peu près toutes les soirées décadentes imaginables.

Mais après des années de fêtes et de sauts d'une filière à l'autre – journalisme, gestion, même psychologie – Edward s'est échoué sans le moindre diplôme en poche. Par pure nécessité, il a commencé à bosser comme journaliste freelance pour un journal local... dans lequel son père était, par hasard, un des principaux actionnaires.

Au grand soulagement de ses parents, Edward avait fini par rencontrer Chris. Elle semblait capable de le canaliser.

Le père d'Edward, Theodoor Borkelmans, avait gravi les échelons, passant de simple imprimeur bosseur à l'un des plus grands éditeurs du pays. Journaux, magazines glossy, puis même des parts dans une chaîne de télévision commerciale.

Tout semblait écrit d'avance : Edward allait marcher sur les pas de son père. Chris, elle, aurait très bien pu profiter d'une vie confortable de mère au foyer – dans une belle maison de campagne, avec femme de ménage chaque semaine, jardinier attitré, thés entre amies, manucure hebdomadaire et coach personnel.

Sauf que rien ne s'est passé comme prévu.

Quelques mauvais investissements de papa Theodoor, combinés à un procès en diffamation à plusieurs millions intenté par un chirurgien esthétique très connu après un article mal interprété dans l'un de ses magazines (les implants mammaires de remplacement n'étaient absolument pas recyclés ni réutilisés !), ont provoqué une véritable débâcle. À cela se sont ajoutées la concurrence féroce d'autres groupes de médias et l'arrivée d'internet. Theodoor a dû ravalier son orgueil. Il a évité la faillite de justesse, mais Edward et Chris ont été, eux aussi, entraînés dans la chute.

À vingt-six ans, Edward était père de famille, sans diplôme, au chômage et – après plusieurs années chaotiques – réduit à une vie sans personnel, sans luxe et sans fierté.

Mais Chris et Edward étaient jeunes. Ils vivaient dans un quartier agréable, dans une maison modeste, « normale », et flottaient sur un petit nuage rose avec leur adorable fille, Élisabeth. Avec beaucoup moins qu'avant, ils ont découvert qu'ils étaient sincèrement heureux.

L'avenir semblait prometteur. Edward était tellement doué ! Il finirait bien par se hisser vers le haut et trouver ce dans quoi il excellait vraiment.

L'un de ses rares véritables talents s'est révélé être l'écriture de critiques sarcastiques et mordantes. Après plusieurs années à démonter, descendre en flammes et ridiculiser des nouveaux

restaurants ou pas assez tendance, il s'est montré prêt pour passer à la vitesse supérieure. Sa chronique hebdomadaire dans l'édition du vendredi faisait un carton à chaque fois. A tel point que le journal devait être imprimé en tirage plus élevé le vendredi !

Lors d'une réception de mariage d'une connaissance, Edward est retombé sur Alain-Philippe - « Alf ». Un ami proche, compagnon de beuveries, ancien camarade d'études... et le grand patron de *Noblesseul*. Edward avait enchaîné avec lui d'innombrables grosses cuites. Ensemble, ils avaient concouru des centaines de fois aux Jeux olympiques du coup d'un soir et s'étaient confiés leurs secrets pour la vie.

Quelques semaines après ces retrouvailles avec Alain-Philippe, Edward a été engagé à la rédaction en grande pompe, avec réception de bienvenue, plusieurs bouteilles de champagne hors de prix et du caviar à profusion. À partir de là, il était libre de parcourir le monde entier pour faire ce qu'il faisait le mieux.

Septembre 2007

En septembre 2007, Edward patientait une fois de plus à bord d'un Airbus, prêt à décoller pour les États-Unis. Place côté hublot – pur hasard. Il était devenu tellement habitué à voyager et à prendre l'avion qu'il pouvait en général sombrer dans le sommeil pendant une bonne partie du vol. Avec le temps, il avait développé une sorte de technique personnelle qui lui permettait de s'endormir facilement, n'importe quand, n'importe où. Résultat, le décalage horaire ne le gênait presque plus.

De temps en temps, un passager le réveillait doucement pour lui signaler ses grognements et ses ronflements.

« Vous entendez ça ? » avait chuchoté quelqu'un un jour, provoquant la panique chez les passagers autour de lui, persuadés qu'il y avait un problème grave avec l'un des moteurs. Edward, lui, continuait généralement à dormir, totalement inconscient de sa propre contribution à l'ambiance sonore de l'avion.

Cette fois-ci, pourtant, les choses se sont passées un peu différemment.

Une mère s'était lancée dans une discussion animée avec son adorable petit garçon (cinq ans, à vue d'œil).

« Tu avais promis que je pourrais m'asseoir près du hublot », geignait le gamin, pendant que la mère tentait de le calmer en

s'excusant auprès des passagers autour d'elle.

« Je suis vraiment désolée, je lui avais promis une place côté fenêtre, mais... »

Juste avant que la situation ne dégénère, Edward proposa d'échanger de place.

« C'est très gentil, monsieur, mais alors je ne serai plus assise à côté de lui ! » répondit la femme. « C'est toujours compliqué avec lui, vous savez... La semaine dernière, il s'est fourré un de ces petits Lego – la tête ronde d'une figurine – dans l'oreille gauche ! Je vous jure, monsieur, j'ai passé presque toute une journée aux urgences avant qu'un médecin puisse enfin le retirer ! »

Une jolie hôtesse de l'air, qui avait suivi toute la scène, intervint avec une solution. Edward et l'homme assis à côté de lui furent invités à la suivre en première classe, où ils pourraient voyager au calme et dans un confort nettement supérieur.

« On va simplement mettre à jour la liste des passagers », dit-elle gentiment.

Edward entendit encore le petit garçon hurler :

« Moi aussi, je veux aller en première classe ! »

et se dit intérieurement : Si j'étais resté là encore deux minutes, je lui aurais donné un cours accéléré d'aéronautique, directement dans la tronche...

« Eh ben, eh ben... mais qui voilà, Monsieur Ed ? » lança soudain quelqu'un à côté de lui.

Edward tourna la tête et aperçut une magnifique femme noire, impeccablement habillée dans un tailleur vert foncé, juste ce qu'il faut de bling-bling.

« Tu ne vas quand même pas me dire que tu ne me reconnais plus ? » dit-elle en riant.

« Comme la plupart des gens, d'ailleurs ! C'est moi - Lisette ! ... Lisette de la fac ! Vous m'appeliez "le colosse" ! Toujours rien ? »

Edward n'en croyait pas ses yeux. Lisette pesait moins de la moitié de ce qu'elle pesait à l'époque et donnait l'impression d'avoir parfaitement réussi sa vie. Élégante, presque sévère derrière de grandes lunettes à la mode ornées de petits diamants sur les branches. Sa coiffure afro avait laissé place à de grosses dreadlocks relevées avec style.

« Comment ? » rit Edward. « Tu es... canon ! On dirait que tous tes rêves d'autrefois se sont réalisés ! »

« Merci », répondit-elle, fière. « Presque tous... Quand on veut, on peut. Mais l'un des plus importants ne se réalisera plus jamais. Peu après mon diplôme, ma mère est morte. Elle est tombée malade et en trois jours, c'était fini. Elle ne m'a jamais vu réussir dans tout ce que j'ai accompli. »

« C'est horrible à entendre », dit Edward doucement. « Elle doit te regarder de là-haut, super fière de toi – parce qu'à première vue, tu as l'air de... »

« Je ne me plains pas », soupira Lisette. « Mon mari et moi, on a monté notre boîte ensemble, puis on l'a revendue pour une très belle somme. Mais bien avant ça, juste après la mort de ma mère, je me suis retrouvée complètement seule. Les anciens propriétaires de la boulangerie au-dessus de chez nous n'avaient pas d'enfants et n'ont pas profité longtemps de leur retraite. Je me suis occupée d'eux comme de mes propres parents. Ils étaient épuisés, ils avaient bossé comme des forçats. J'ai beaucoup pleuré pour eux... Et quand ils sont morts, à ma grande surprise, j'ai tout hérité. »

Elle fixa le vide un instant.

« Grâce à cet argent, j'ai pu acheter immédiatement le top du top en matériel informatique. Et tu sais ce qui est drôle ? Quand j'ai arrêté de bouffer des gâteaux et des viennoiseries de leur boulangerie tous les jours, j'ai commencé à perdre du poids naturellement. Manger plus sainement, bouger davantage... C'était aussi l'un des derniers souhaits de ma mère, sur son lit de mort. Et par hasard, à cette époque-là, je venais justement de développer un programme qui calcule et suit à quel point tu abuses vraiment ! »

Elle sourit largement, dévoilant des dents parfaitement blanches.

« Il m'est arrivé de penser à toi », dit Edward.

« Oh, moi aussi », sourit Lisette. « Ce soir-là, j'espérais même qu'on couche ensemble ! »

« NON ! » s'écria Edward. « Tu cachais ça super bien ! Tu étais odieuse, et moi... franchement, tu me faisais un peu flipper ! »

« J'étais jeune et désespérée – plus de vingt ans et toujours vierge ! »

Elle éclata de rire. Edward – et même quelques passagers autour – sourirent, amusés.

« Tu ne voulais même pas me laisser m'asseoir sur ton lit ! » rit Edward.

« Je sais ! » répondit-elle encore plus fort. « Je n'ai jamais été aussi stressée de ma vie. Je me suis demandée pendant des années comment j'avais pu m'abaisser à te demander cet argent et même l'accepter ! »

« J'en ai encore honte », admit Edward à voix basse.

« Laisse tomber ! » ria Lisette. « Alors ? Tu fais quoi aujourd'hui ? Je me souviens que tu adorais humilier les gens avec tes critiques dans ton petit magazine ! Il y a quelques années, j'ai même vu l'un de tes articles traîner dans la salle d'attente de mon avocat ! »

« Je fais toujours ça », répondit Edward. « Sauf que ce petit magazine est devenu hyper connu dans le monde entier. Cinq langues ! Et les critiques se sont étendues à toutes sortes de

trucs de luxe. Toujours des restos, mais aussi des produits pour gens blindés. »

Lisette sembla réfléchir un instant ; Edward crut même y déceler une pointe de mépris.

« Quoi ? » reprit-il. « Je voyage partout où il se passe quelque chose. Je teste ce qui est bon... ou pas, puis j'écris là-dessus. Plus c'est exclusif et cher, mieux c'est. Et toi ? Tu vis de ton pactole ? »

« Quoi ? » lâcha Lisette, piquée. « Tu crois vraiment que je vais glander en attendant de crever ? Je suis ce qu'on appelle une *White Hat Hacker*. Jamais cru qu'un jour je serais fière d'être "White" ! »

Ce rire contagieux, encore.

« Je teste la cybersécurité pour de grosses boîtes américaines. Mais je crée aussi mes propres trucs... Et j'ai peut-être quelque chose pour toi - un truc que tu pourrais tester. Tu as déjà un smartphone ? Je cherche encore des bêta-testeurs ! J'ai conçu une app que je vais bientôt lancer. »

Elle prononça ça comme « èpe ».

« J'ai créé une appli. »

« Encore un truc d'Apple ? »

« Non, une application, pas une religion. »

« T'es irrécupérable. » Dans quelques années, tout le monde se baladera avec un smartphone, et ces machins seront bourrés d'apps. »

« Une app, c'est juste un raccourci vers une application. Tu en as sûrement déjà sur ton téléphone. Moi, j'en ai conçu une qui peut vraiment faire la différence : "MINDr". Elle suit tout ce que tu fais, collecte tes infos personnelles et tes préférences dans le cloud, et t'aide à prendre des décisions difficiles. Si tu es sur le point de dépasser les bornes, elle te prévient. Plus tu lui donnes d'infos, mieux ça marche. Tout est question de connexions et d'algorithmes. »

« Toutes sortes de rythmes ? » demanda Edward.

« D'algorithmes ! Ça te parle chinois, hein ? Mais imagine un peu... »

Elle tendit les mains devant elle et fixa le plafond, songeuse.

« Tu veux cuisiner et ton frigo est presque vide ? Tu demandes à MINDr et tu reçois une recette adaptée à ce qu'il te reste et à tes goûts. Tu veux voyager ? MINDr te trouve le meilleur endroit pour dormir, là où tu mangeras le mieux, où tu pourras te garer en sécurité – tout sur mesure pour toi. »

Puis elle pointa son doigt vers Edward.

« Dis-toi que c'est comme un deuxième cerveau. Ou mieux, ton ange gardien numérique. »